

Michel-François Delannoy est un élu local. Profundo sensu. Tous les secteurs de l'action municipale l'intéressent. Il a un avis à donner et des idées à défendre sur le sport, le logement, les personnes âgées, les jeunes et la couleur des candélabres. Mais le feu de la conversation l'entraîne, irrésistiblement, vers son domaine de prédilection, thème de son importante délégation de vice-président à Lille Métropole Communauté Urbaine : le développement économique. Pas de ville à vivre sans cette sorte de sève. Pas une journée de maire sans évocation de la situation de l'emploi ou décision à ce propos. Pas de projet de "redéploiement" de Tourcoing sans référence à son histoire industrielle et à sa trame textile.

Moyennant quoi, la cousine de Roubaix bouge et se transforme. Tourcoing serait en passe de devenir la "ville des créateurs". Elle se découvre des dimensions insoupçonnées, comme cette esplanade plantée, qui s'est ouverte au cœur du quartier du Virolois et qui constitue le point de départ d'une nouvelle promenade urbaine. La cité part aussi à la reconquête de son centre, même si le chemin choisi, celui de la redynamisation par le commerce, a des allures de sentier battu.

Michel-François Delannoy a des idées sur la mutation de Tourcoing, bien sûr. Mais il n'est adepte ni de la table rase, ni de la reconstruction à outrance. Ses mots-clés seraient plutôt : respect, équilibre, adaptation... Son objectif : un surcroît de qualité de vie. La ville, aux yeux du maire de Tourcoing, est d'abord faite de chair et de sang, de visages et d'intelligences ; en un mot, d'humanité.

Bertrand Verfaillie

Michel-François Delannoy, maire de Tourcoing, premier vice-président de Lille-Métropole communauté urbaine

La Ville en toute humanité

D'où êtes-vous, Monsieur le maire ?

Je suis né à Tourcoing et j'y ai toujours vécu, sauf le temps de mes études supérieures à Lille. Je suis un produit de ce terroir mais aussi de l'histoire. Avant-guerre, mon grand-père travaillait dans l'entreprise textile Masurel. Quand l'armée allemande a envahi la France, en 1940, le patron a demandé à une partie de son personnel de se replier à Argenton-sur-Creuse, où fonctionnait une chemiserie du groupe. Mes grands-parents ont donc pris la route de l'exode, comme de nombreux Tourquennois. Quelques mois plus tard, quand la ligne de démarcation s'est stabilisée, les familles sont rentrées mais les miens en ont été empêchés par un accident de santé survenu à ma grand-mère. Ils sont restés dans l'Indre et c'est là que mon père a rencontré sa future épouse, d'origine berrichonne. Mon père et ma mère ne sont revenus à Tourcoing qu'à la fin de la guerre. Mon père a trouvé un emploi

chez Paul et Jean Tiberghien, toujours dans le textile, où il a côtoyé Jean-Pierre Balduyck, mon prédécesseur au poste de maire.

Quelle impression gardez-vous de la ville de votre enfance ?

La ville était douce. J'habitais au Clinquet, tout près de la campagne à l'époque. Il y avait des espaces d'aventures incroyables : une ancienne briqueterie, des terrains vagues. On y construisait des cabanes, on y disputait des batailles rangées, on y organisait des pique-niques. Personne ne venait voir ce qu'on faisait... Souvent, je me dis : mais où sont ces espaces de liberté aujourd'hui ? L'insouciance régnait et pas seulement dans le quartier. On pouvait s'approprier la ville ; elle n'était pas agressive à notre égard. En même temps, c'était une ville sombre, minérale, avec si peu d'arbres. Quand on parlait de Tourcoing-les-Bains, à l'époque, je peux vous dire que ce n'était pas positif. Chaque été, nous allions retrouver une partie de notre famille en Lozère, près des Gorges du Tarn. Les retours dans le Nord étaient difficiles. Nous rentrions avec des pieds de plomb.

Vous souvenez-vous d'une odeur particulière ?

Oui, celle que dégageait la ferme Droulez, où nous allions acheter du lait, des œufs, des lapins. Elle existe encore et l'odeur n'a pas changé. Mais elle est cernée par les lotissements et par l'autoroute, que j'ai vu construire et sur laquelle j'ai roulé à vélo avant qu'elle soit mise en service. Il reste un endroit, un angle de vue, où l'on peut encore se croire à la campagne. Il m'arrive de m'y arrêter quelques instants quand j'y passe. J'ai besoin de nature. Dans le Nord, j'en suis privé. On a parfois des paysages ruraux mais bien peu de nature. Dans la forêt de Phalempin, il faut se boucher les oreilles pour ne pas entendre la circulation automobile et à la mer, il faut bien choisir son angle de vue... Je tiens beaucoup à un projet que nous appelons "Tourcoing, ville des jardins". Tout aménagement dans la ville doit comporter une création ou une extension d'un jardin public.

Quel événement a marqué votre jeunesse ?

Incontestablement, le passage au collège. J'étais allé jusqu'alors dans une école privée, parce que c'était la plus proche de chez moi. Je suis entré au collège de l'Europe et j'ai découvert ce qu'on appelle désormais la diversité : des jeunes venus d'ailleurs, avec lesquels j'ai noué des liens profonds. J'ai grandi, mon univers s'est élargi, cela m'a transformé. Certains de ces amis ont vécu des drames liés à la toxicomanie, certains ont connu la prison mais je continue à voir leurs enfants ou leurs cousins. D'autres ont réussi des choses incroyables : l'un est devenu commissaire de police ; l'autre qui ne faisait rien en classe est ébéniste. C'est au Pont-Rompu que j'ai pris l'un de mes premiers engagements politiques, en décidant de coordonner la marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983. Cette richesse humaine m'a construit. Pendant la dernière campagne électorale, certains voulaient me

mettre en garde : "Attention, il y a beaucoup de gens issus de l'immigration à tes côtés". Mais moi, je ne les vois pas comme cela : ils sont citoyens, point.

Quelqu'un vous a-t-il initié à la ville ?

Jean-Pierre Balduyck, avec lequel j'ai accompli un long parcours, m'a fait découvrir le foisonnement associatif de Tourcoing. Il m'a emmené dans des lieux où je n'étais jamais entré, comme les bourloires. Avec lui, j'ai poussé des portes et j'ai pris conscience des atouts de la cité. Mais j'ai aussi pris la mesure des défis auxquels elle était confrontée, en pénétrant dans des usines où des plans sociaux venaient d'être annoncés.

En quoi Tourcoing a-t-elle changé ces dernières décennies ?

Tourcoing vit un authentique tournant. C'est une ville ancienne, plus que sa cousine Roubaix. Elle a mille ans d'histoire, dont sept cents ans façonnés par l'industrie textile. Son organisation, son urbanisme, ses visages, la qualité de ses hommes et de ses femmes, y compris leurs problèmes de sous-qualification ou de santé, sont des héritages de cette immense aventure. La fin du textile de main d'oeuvre a été longue, alors que l'industrie charbonnière, certaines formes de sidérurgie ou les chantiers navals ont connu des extinctions brutales. Pendant trente ans, les licenciements se sont succédé mais toujours subsistait une activité qui ressemblait à celle d'avant. Le nouveau chapitre était donc difficile à écrire. Les dernières fermetures d'usines du bassin au début des années 2000 ont concerné Tourcoing et la vallée de la Lys. La crise industrielle textile est désormais derrière nous.

Quelles sont les perspectives de la cité ?

J'entendais quelqu'un dire l'autre jour : "Une ville ne meurt jamais". Je pense que c'est tout à fait faux ; les villes peuvent mourir. Voyez ce qui se passe dans certains secteurs des Ardennes ou de Lorraine : le déclin, là-bas, rien ne le retourne. Tourcoing, elle, n'est pas morte mais elle ne sera plus ce qu'elle a été. Nous nous situons dans un autre temps, celui de la mutation, de la réinvention. Il nous a fallu le temps de reprendre des forces, de construire un projet. Aujourd'hui, nous pouvons nous faire la promesse d'une nouvelle prospérité. Les conditions du renouveau sont réunies, il peut s'exprimer.

Quelles impulsions donner à Tourcoing ?

Il faut afficher des axes de développement, qui produiront la nouvelle identité de la ville : les arts plastiques et l'image d'une part, les textiles innovants d'autre part, en écho à une tradition de recherche et d'initiative techniques. Nous devons réussir la grande alliance de la créativité, de la culture et de l'économie. Nous avons beaucoup d'équipements, le Fresnoy, le centre régional de ressources audio-visuelles, un musée, des filières d'enseignement mais cela ne suffit pas à composer une stratégie. Le pôle de l'image qui se constitue dans la zone de l'Union doit jouer un rôle d'entraînement. Il y a

quelques années, nous nous sommes proclamés "Tourcoing-la-créative". Nous sommes peut-être en train de devenir la ville des créateurs : notre taux de nouvelles entreprises, ces derniers mois, est le plus élevé du bassin. C'est bon pour les Tourquennois, c'est bon aussi pour la métropole et pour la région. Tourcoing est la troisième ville du Nord – Pas de Calais et elle doit contribuer à son développement. Une ville doit être en équilibre entre ses quartiers, qui sont l'échelle de la proximité et de la solidarité, et l'environnement dans lequel elle évolue.

Quelle est la part du projet urbain dans cette entreprise ?

Elle est très importante. La pierre angulaire, c'est le respect de notre patrimoine. Démolir me pose toujours problème. J'ai fait en sorte que 85 % de la commune soient protégés par une Zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager, la plus grande de France. La vie ne s'arrête pas à hier ; nous devons maintenant construire le patrimoine de demain. A Tourcoing, on rénove, on réhabilite ; des bâtiments industriels sont transformés en logements. Mais de nouveaux projets sortent aussi de terre. Ils sont l'expression de l'architecture d'aujourd'hui, non pas forcément "contemporaine" mais "du moment". C'est une évolution récente. Et nous avons un grand niveau d'exigence sur la qualité des aménagements du bâti et des espaces. Il n'y a pas de petites choses en ces matières. J'ai élevé le ton récemment parce qu'on était en train d'installer des candélabres de différentes couleurs dans la ville, sans se soucier d'homogénéité...

Quelle est votre ville de référence ?

C'est une ville multifonctionnelle, qui organise les brassages des populations et des générations. C'est une ville dense, intense, qui a un cœur actif, auquel on accède facilement par les transports en commun. Nous avons commencé à la refaire, cette ville-là, un peu trop discrètement sans doute. Que n'avons-nous pas entendu quand nous avons décidé d'implanter Tourcoing-les-Bains à quelques mètres de l'Hôtel de Ville ! Il aurait fallu localiser l'équipement en périphérie, à proximité d'une voie rapide et au milieu de grands parkings gratuits ! Nous avons tenu bon et Tourcoing-les-Bains marche. Par ailleurs, l'extension et la modernisation de l'offre commerciale du centre-ville sont en cours avec le projet de l'Espace Saint-Christophe, qui abritera aussi un cinéma. Viendront ensuite la réalisation d'un bassin de natation olympique et l'aménagement d'un nouveau quartier tertiaire, toujours dans le centre-ville. Voilà des signes de la nouvelle prospérité de Tourcoing.

Mais ma ville de référence, c'est aussi une ville animée, riche d'initiatives culturelles. J'ai un souvenir très précis et triste de la première fête de la musique : il pleut et dans la rue, il y a un seul groupe. Tourcoing était alors une ville bourgeoise, où on s'ennuyait. En 2009, nous sommes la deuxième commune de la région pour les moyens alloués à la culture, la première pour le nombre de livres mis à disposition des habitants. Tout enfant de Tourcoing

aura pendant sa scolarité une sensibilisation à la pratique musicale... L'organisation de grands événements se conjugue avec un travail de fond. Le progrès n'est pas qu'une histoire de briques ou d'équipements. Il faut aussi que la ville, en profondeur, avance. Sinon, cela n'a pas de sens.

Propos recueillis par Bertrand Verfaillie, journaliste